

2023

Mille-Feuille Magazine Littéraire, Printemps 2024

Pascale-Anne Brault
pbrault@depaul.edu

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/millefeuille>



Part of the [European Languages and Societies Commons](#), [French and Francophone Literature Commons](#), [Modern Literature Commons](#), and the [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Brault, Pascale-Anne (2023) "Mille-Feuille Magazine Littéraire, Printemps 2024," *Mille-Feuille Magazine Littéraire*: Vol. 28, Article 1.

Available at: <https://via.library.depaul.edu/millefeuille/vol28/iss1/1>

This Issue is brought to you for free and open access by the French Program at Digital Commons@DePaul. It has been accepted for inclusion in Mille-Feuille Magazine Littéraire by an authorized editor of Digital Commons@DePaul. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

**Mille-Feuille
Magazine Littéraire
Printemps 2024
DePaul University
Department of Modern Languages**

<http://via.library.depaul.edu/millefeuille/>

Pour toute correspondance, s'adresser au comité de rédaction, **Mille-Feuille**, DePaul University, Department of Modern Languages, 2320 N. Kenmore Avenue, Chicago, IL 60614-3210, (773) 325-7320 pbrault@depaul.edu

Mille-Feuille: 1. du latin *millefolium*, nom vulgaire d'une espèce d'achillée dont les feuilles sont très finement découpées en tous sens. Appelée encore « herbe aux coupures », « herbe au charpentier », « herbe au voiturier », c'est une plante vivace qui croît au bord des chemins, dans les pelouses sèches, et dont les fleurs, blanches ou roses, sont réunies en capitules. 2. pâtisserie, connue aux États-Unis sous le nom de « Napoleon ». Composée de fins feuilletés de pâte feuilletée entre lesquels on intercale une crème pâtissière au beurre ou une crème chantilly. 3. Les plus de trois mille feuilletés de prose et de poésie qui ont fini par voir le jour dans notre magazine littéraire. 4. texte à dévorer goulûment. S'assurer, lorsque l'on y plongera les dents, que le contenu en déborde de toutes parts. Bon appétit !

Mille-Feuille

Magazine Littéraire
Printemps 2024
DePaul University
Department of Modern Languages

Rédactrice en chef

Pascale-Anne Brault

Rédacteurs en chef adjoints

Everest Brown, Gabriela Caballero, Angelina Chai,
Brooke Davis, Olivia Griffin, Josephine Ingersoll,
Leena Jere, Mollie McNulty, Aleksandar Negovanovic,
Charlie O'Malley, Marius Pescador, Rico Pietramale,
Safia Poindexter, Simone Prosper, Kiersten Riedford,
Josephine Sheehan, Ethan Shenfeld, Ashe Vaughn

Dessin de couverture

Le Panthéon
Celia Marie Chéri
@celia.marie.cheri

Mise en page et assistance technique

Reena Shenoy

Nous sommes heureux de pouvoir vous présenter le vingt-huitième numéro de *Mille-Feuille* et remercions tous les participants ainsi que le Doyen de Liberal Arts & Social Sciences, le Département de Langues Modernes et ses professeurs, ainsi que la Collegiate School de NY, Curie High School, l'Ecole franco-américaine de Chicago, Illinois Mathematics and Science Academy, et Saint Ignatius College Prep, qui nous ont permis, grâce à leurs subventions généreuses et leurs nombreuses contributions, de donner suite à nos premiers numéros. Bonne lecture!

Copyright
DePaul University
2024

Liste des auteurs et des traducteurs

Manasa Balasubramanian 36
Malcolm Biiga 93
Sylvie Boughner 57
Pascale-Anne Brault 56
Gabriela Caballero 48
Angelina Chai 63
Akshat Chouhan 30
Leo Clary 80
Isabelle Clément 64
Brooke Davis 8
Alice Decaux 86
Julian Dominic 56
Oscar Evenou 33
Michael Faillace 58
Yanel Gonzalez 62
Olivia Griffin 7, 37, 83, 95
Caroline Guindon 23, 50
Keith Gurtzweiler 26
Josephine Ingersoll 21, 49
Leena Jere 84, 92
Nassim Khiter 38
Ryan T. Kim 15
Philippe Lancastel 4, 22, 54
Louise Laloyer 46
Sophie Limberakis 24
Sofia Madden 91
Julien Maki 88
Jacques Marchesi 6
Victoria Martial 3
Julissa Martinez 75
Rosa Martins 76
Mollie McNulty 72
Laksh Mehta 13
Xavier Miyazaki 14
Olga Mourgelas 60
Aleksander Negovanovic 25
Laryssa Olmedo 44, 55
Charlie O'Malley 87
Sujitha Parshi 2
Marius Pescador 12
Rico Pietramale 65
Safia Poindexter 78
Simone Prosper 71
Brune Quesnel 86
Kiersten Riedford 47
Nathalie Sacre 82
Josephine Sheehan 61
Dylan Sheets 81
Ethan Shenfeld 74, 92
Reena Shenoy 18, 68
Léa Sou 1
Maddie van Kempen 66
Ramon Vasquez Jr. 43
Ashe Vaughn 19, 32
Alicen Weida 9

Tel crayon, telle gomme

Quelques mots se forment sur le papier,
Non ! Ils sont déjà effacés.
Je n'ai pas d'idées sur ce sujet
Tandis que mes camarades ont déjà commencé.

Une guerre éternelle entre crayon et gomme
Exactement comme animal et homme
Ah ! Le crayon recommence à écrire !
Je laisse mes idées se décrire.

Je lis et relis les mots formés par ce bâton
magique.
Il navigue vaguement sur la page,
Tandis que la gomme l'arrête
Et les mots s'effacent.

Léa Sou

D'un secret sans paroles

Là – où trois mondes se touchent et les oiseaux
chantent

une chanson ivre à 10 heures chaque jour, là –
où poussent les arbres puissants dans le sol
fertile des rêves et des histoires racontées
très brièvement; et là, où le soleil empêche de
voir

la fin d'un ciel sans fin; c'est là –
c'est là qu'on trouve l'énigme d'une vie,
qui cache son secret dans les mots, dans
les espoirs et les rêves de demain, de prochain
et d'hier, de ce qui pourrait venir; ce qui
aurait déjà pu venir

ou ce qui...

ayant raté le train

pour avoir dormi trop longtemps

en rêvant du printemps qui n'est jamais venu.

Et qu'il a dû écrire à Madame Vivienne que –
je suis désolé, mais ici, où le train ne
circule qu'une fois par jour, où le chanteur n'est
qu'un clochard ivre,

celui qui braie comme un âne pour 10 centimes
chaque jour – ici, où la fertilité du sol n'est
racontée que dans les

histoires d'hier, ici, Madame Vivienne, il n'y a
pas d'énigmes.

Ici n'est que la question – une question
seulement,

formulée tandis que la fumée empêche la vue
du soleil,

comment vivre? Comment parler des espoirs,
des rêves et des désirs, qui se cachent dans
notre cœur, comme un secret – un secret sans
paroles?

Sujitha Parshi

Alger est-elle toujours aussi blanche ?
Éclaboussé son manteau immaculé
Que la méditerranée n'a su protéger
De la menace franche

Loin de toi tes enfants se remémorent
Les plages où ils ont appris à nager
Ton vent doux protégeant la communauté
Et leurs ancêtres inhumés, sont-ils maures ?

Vite ! les rejoindre

Victoria Martial

Comme vous

Comme vous,
J'ai vu des larmes rouler de l'œil noir des
colombes
J'ai vu pendre à leurs becs les brins fanés
D'un olivier jauni par le souffle des bombes

Comme vous,
J'ai vu l'enfance grandir au milieu des
décombres
Tous ces mêmes plus vieux que leur âge
J'en ai vu jouer, mais pour de faux
Puis se salir les mains dans l'orgueil d'un
drapeau

Comme vous,
J'ai vu, en vain, s'aligner trop de tombes
J'ai vu les morts en rangs serrés continuer leur
sommeil
J'ai vu ces croix blanches, par milliers, sur le
vert du gazon
Resplendir vaillamment sous d'indécents soleils

Comme vous,
J'ai vu la guerre, de loin, à la télévision
J'ai vu la paix fuir à tire-d'aile
Sans plus un toit pour se poser

Mais un jour...
Un jour, la paix retrouvera sa maison
Une maison tout ouverte
Sans clés, ni cloisons
Où des gens de tous rivages
Rendront les pensées plus larges

J'espère tellement cette maison :
J'enrage et j'en rêve !

Comme vous

Philippe Lancastel

Aux limites de la ville

En janvier, j'ai quitté Chicago, où j'étais tombé dans une période de confort obstiné, pour Paris, espérant qu'un changement de lieu m'aiderait à sortir d'un cycle de stagnation intellectuelle. À Paris, cependant, j'ai trouvé que les jours passaient avec une lenteur extraordinaire, maintenant qu'ils n'étaient pas occupés par ma routine habituelle et mes visages familiers.

Chaque jour, je me mettais en route et marchais sans but ni objectif dans les rues denses qui ne voient des rayons de soleil guère plus que pendant quelques minutes en hiver. Pour échapper à la densité urbaine, je m'aventurais dans les forêts qui bordent la ville. Plus précisément, je me rendais souvent au Bois de Boulogne pour observer la pléthore de variétés aviaires. Ces oiseaux m'ont donné ma première leçon de français sur la nature, car j'en ai profité pour apprendre leurs noms en français.

J'ai fait la connaissance des canards. Des cygnes. Des cormorans et des foulques. Et un jour, alors que je me promenais dans une partie plus profonde de la forêt, je suis tombé sur un héron bleu qui se tenait complètement immobile sur la rive d'une petite rivière. Je me suis réfugié dans cette démarche, à la fois leçon de français et de naturalisme. De manière perverse, mon expérience de la forêt m'a rapproché de la ville. Il n'y a rien de plus *Unheimliche* que de trouver la tranquillité dans une ville inconnue.

Jacques Marchesi

À la mer

Au bord de l'océan,
dans une ville pleine de fantômes,
Il y a un hôtel vide.
Les lits sont faits et bien rangés,
Les chaises sont soigneusement disposées sous
les tables.
Les serviettes sont pliées et scrupuleusement
placées sur les étagères de la salle de bain.
Mais il n'y a personne.
Les fenêtres restent ouvertes, voulant à tout prix
que quelqu'un s'appuie sur leur rebord
La cuisine est toujours inodore,
Là où il y avait autrefois du son, du mouvement
et de bonnes odeurs,
il n'y a plus rien maintenant.
Le silence, la tranquillité et le vide.
Le son de l'océan flotte dans l'air
Et peint les murs avec du sel, de la mer, et du
sable.
Les oiseaux planent haut au-dessus de l'hôtel
Mais ils ne prennent pratiquement pas la peine
d'atterrir.
La solitude imprègne chaque pièce,
les portes sont rouillées
et il n'y a personne pour nettoyer
la couche de poussière qui recouvre toutes les
surfaces.
Si même un seul homme entrait,
il pourrait y avoir une raison d'être,
mais s'il n'y a pas de visiteurs,
est-ce même un hôtel ?

Olivia Griffin

Dans le labyrinthe de la nuit,
Une bourrasque danse avec le papillon,
Le nénuphar chancelle sous le clair de lune,
Un octogone de rêves en suspension.

La rhapsodie du vent murmure une sérénade
Aux tournesols qui écoutent en utopie,
Chaque pétale vibrant comme une note
Dans cet univers où l'espoir fleurit.

Brooke Davis

Écho

Trouble

Secondes béates de franchise
lucide

Ça déstabilise les enfants

Mais ça tu le savais, l'avais toujours su :

Tu as dit, dans un rictus, que tu étais à craindre
Tu m'as dit que tu le prouverais -

tu as ouvert une boîte

J'ai ri, gênée, je t'ai conforté en forçant la
mémoire de la boîte

- vide à part quelques crayons, une cigarette,
une cassette, un polaroïd -
à changer de forme illico

J'ai appris que l'embarras pour toi faisait suer

Tu m'as fait peur pour la première fois

J'aurais préféré que tu sois Barbe-bleue

J'aurais préféré trouver quelque chose dans
cette putain de boîte

50

De retour à la maison:

J'attends une Pentecôte privée
pour moi seule

Je parlerai d'un coup LSF et
vietnamien et allemand

Rien à prêcher, sauf

peut-être les bénéfiques du kink
ou des trajets en bus...

Non, réflexion faite -

je veux que ça nous touche tous,

non pas un Babel inverse mais
un entendement partagé
de toutes les langues
en même temps

Je lui ai dit ça
(je t'ai dit ça)
avec les yeux (tu l'appelais *la langue des yeux*
et tu me haïssais, mon dieu, que tu me haïssais)
et
tu as ricané
sangloté
Tu m'as dit c'est affreux,
t'es trop multiple maintenant
Et tu avais gravement tort
À donner le vertige
Car tu savais (il savait)
que chez toi je n'étais jamais
qu'une chose facile
Et ce mot était à moi

Bibliographie

Pensée inacceptable
que c'est toi qui verras
chaque intertexte
chaque foutue allusion
Car tous mes livres
sont les tiens

Si romanesque
franchement - renforcer
cette unicité en bâtissant
une bibliothèque ouverte à tous
sauf moi, je suppose,
à cause de ta mère

Mais il est parfois consolant
de savoir que je me trompe
que tout ça n'était qu'un décor
Finalement
les listes n'égalent pas
les idées

Vivre sans bibliothécaire
faisait peur au début
Puis j'ai bu seule dans un bar
j'ai pu admettre la honte et
les démangeaisons que j'ai ressenties
à chaque mot que tu prononçais

C'est solitaire de toute façon
Mais quel soulagement de parler
les langues que je parle
Toi
tu ne sais même pas écrire
une bibliographie

Alicen Weida

Les chaos de la vie

Je m'attache aux pagailles de la vie
À leurs trucs imprévisibles
Je respire dans leurs chaos vivants
Je me glisse dans la folie
J'écoute la frénésie
J'ai aimé les cités qui font des ravages
Elles détruisent la tranquillité de l'esprit
Me noie sous les dégâts

Je ne pourrai me passer
D'être foncièrement :
Dément.

*D'après « Le Chant des villes », poème inédit
d'Andrée Chedid commandé par le Printemps des
Poètes (2006)
Marius Pescador*

Tennis

Sur le court, la balle vole,
les joueurs entrent, elle roule.
Avec force, ils servent, frappent,
À ce jeu ils se surpassent.

Laksh Mehta

Éloge du lycée

J'ai toujours été du genre à compter.
20 jours avant mon concours.
20 heures avant ma répétition d'orchestre.
20 minutes avant la fin de mon devoir.

Mais que se passe-t-il après ?

31 jours avant ma grande audition.
63 jours avant mon examen de calcul.
72 jours avant mes décisions universitaires.
146 jours avant d'obtenir mon diplôme.
Et ça continue, encore et encore.

Adieu, nuits reposantes
dans mon lit bien chaud.
Adieu les agendas impeccables.
Adieu le soleil aux beaux jours.
Adieu les moments de rire partagés entre amis.

Où est passé tout cela ?

Xavier Miyazaki

La mare

Un garçon contemple l'étendue calme
De petits nénuphars roses et blancs
Et de rides douces, dorées, tissées dans
Une feuille brillante cachant des mondes en
profondeur.

En profondeur, là où des tours s'effritent en
sable,
Où des krakens rôdent dans des cavernes
couvertes d'algues,
Où des ermites réfléchissent seuls dans des
coquilles,
Dans les ruelles de ce qui était autrefois une
ville.

Un royaume englouti inconnu du genre humain,
Des vairons agités qui fuient des anguilles
lumineuses,
Et des requins dont la folie brûle les ventres
vides,
Tous les vagabonds sous-marins sans foyer.

—Mais *regarde*, plus haut, *les bébés canards
sont rentrés !*

Une file de duvet jaune serpente vers
Le quai, derrière la mère-oiseau guidant,
Qui dirige le groupe loin des eaux trop
profondes.

Le garçon attrape le biscuit salé qu'il gardait
Dans la poche de sa veste... en miettes...
Qui d'autre les nourrirait de pain ou de biscuits,
Tous les sept de ces bébés canards qui ont faim?

Il fait une pause, et entend sa voix chanter,

Qu'il meurt d'envie de connaître, si chère,
étrangère.

Imaginant le rire précieux d'une petite sœur,
Il lance, dans la mare, les miettes salées.

Si mignons! Donnons-leur des noms! Elle aurait
crié.

Coin-coin, elle aurait dit... Mais au lieu des
bateaux pirates,
Des châteaux d'oreillers, son premier mot, ses
premiers pas,
Elle n'a eu que quelques premières respirations.

Sa mère crie. C'est l'heure du dîner.
Et alors qu'il remonte sur la colline, il entend
Les canetons cancaner avec joie et gratitude.
Regarde, vois-les nager sur la feuille d'or.

Un garçon dévale maladroitement la colline,
—*Vite, vite! Je les vois, il y en a tellement!* dit-il à
un homme
Qui boitille vers l'eau, puis qui regarde fixement
Un groupe de colverts planant vers le quai.

Le garçon tend sa main pour offrir à l'homme
Un morceau de pain émietté, écrasé dans sa
paume
—*Jette-le, ils aiment ça!* Une pause. Un plouf.
Les colverts avalent. Il glousse doucement.

—*Tu as raison, ils adorent ça* —*Tu vois, je te
l'avais dit.*

Les grenouilles coassent, et les grillons
strident.
Les colverts cancanent et remplissent l'air de
chansons.

—*Mon fils, là-bas, regarde, celui-là s'appelle
Flaque.*

Il indique les colverts maladroits qui plongent
leurs têtes
Sous l'eau, découvrant des mondes sous-marins
Illuminés par des méduses bleues fluorescentes
Qui remplissent l'ombre des coquilles vides

Et des grottes d'ermites qui ne se cachent plus
Et des bancs de vairons, de raies manta, et de
krakens
Érigeant à nouveau des tours de corail,
Vers le ciel d'ondulations dorées dansantes.

L'homme regarde au loin l'étendue calme
D'une mare glauque et envahie par des roseaux,
des libellules, des rondins flottants, et des
canards,
Avec des souvenirs de nénuphars roses et
blancs.

Ryan T. Kim

Je rentre dans le Minnesota où la tristesse a du sens

Ô Californie, ne sais-tu pas
que le soleil n'est un dieu
Que si tu apprends à te priver de lui ?
Je suis las de l'océan
Je me suis tenu debout à son bord,
habillé de duvet, priant pour qu'il neige
Je le sais, je suis étrange,
trop de lumière me rend nerveux
du moins dans ce pays où les arbres
portent toujours du vert.
Je sais que quelque chose d'immortel
ne peut être beau.
T'es-tu déjà tenue debout sur un lac gelé,
Californie ?
Le soleil au-dessus de toi,
la neige & la mer immobilisée– un champ de miroir
tous demandant à être également le soleil,
tout autour de toi
est lumière & c'est magnifique
& si tu restes trop longtemps ça te tuera
& c'est tellement triste, tu vois ?
Tu es la seule source de chaleur
pour des kilomètres
& la seule chose qui ne puisse briller.

*Traduction de « I'm Going Back to Minnesota Where
Sadness Makes Sense » de Danez Smith
Reena Shenoy*

Le jardin

Je me réveille dans un espace
Aux murs blanc, l'air froid comme la glace
Une camisole de force m'enlace
Je dis une petite prière, hélas
Je sais ma peine tenace

Je fixe du regard les infirmières
Les yeux rouges, à cause des lumières
Quelqu'un entre par derrière
Elle laisse tomber la soupière,
Ils m'appellent « la meurtrière »

Mon menton se salit quand je mange
Leurs moqueries j'éprouve,
Peut-être est-ce ce que je mérite
« Elle a besoin d'un asile de fous ! » crie le juge
Car je ne regretterai jamais d'avoir tué

Il me pense anodine
Une petite fille, seule dans le jardin
Une dame de la nuit, une putain
« J'adore les garces blondines »
L'homme siffle encore et encore,
Alors je n'ai pu m'abstenir
Mais, le jury a dit que j'étais inhumaine

Avec le houx et la cisaille, je lacère le pervers
Et j'enterre ses os sous le feuillage vert

« Oui, je l'ai laissé pourrir là »
Mes seul témoins les fleurs, malgré cela,

Après avoir fini, je dors dans les champs
Je suis la méchante qui adore le printemps

Les policiers m'appréhendent, riant
Entourée de roses, saignant.

Ashe Vaughn

Les trains

Les trains sont les rêves d'Amérique,
Comme une lanterne dans les montagnes, un
murmure à travers la campagne.
C'est un émerveillement, l'envie de mouvement.
Tous les gens qui passent du temps ici
voudraient être ailleurs,
Les trains sont le moyen de fuir en avant, un
pas vers le divin.
Le bercement du train, miséricordieux comme la
neige qui tombe doucement, guide vers le
nouveau, l'inconnu.
L'obsession avec le mouvement, comme un
poisson dans l'eau, est une caractéristique de la
nature humaine.
Mais le train, le maître du mouvement, n'est pas
libre.
Les voies ferrées confinent le train,
faisant passer les étincelles d'une place à une
autre.
Peut-être les trains *sont-ils* les gens,
Tout le temps en mouvement,
mais tout le temps avec la même fin.
Pourtant, c'est difficile d'ignorer l'appel du train,
« Vite, Vite, Vite ! »

Josephine Ingersoll

Chaud devant

Les pins grillent
Et fument comme des pompiers
Au temps des canicules
La terre fait cendrier

On ne pourra plus dire :
« Le soleil brille, le ciel est bleu »
Il faudra désormais
Dire le soleil qui brûle
Et voir le ciel en feu
Voir disparaître l'âme des forêts
Soldée au prix fort
De l'été

Philippe Lancastel

La baigneuse

Finalement, je ne me baignerai pas. Je ne me baigne d'ailleurs jamais. Et puis les autres sont déjà loin. Ou ce ne sont plus eux : je suis myope et j'ai enlevé mes lunettes. Ces têtes qui dansent là-bas à la surface de l'eau, comment même savoir si c'en sont ? Ne pourraient-elles pas plutôt s'avérer des ballons de plage, des monstres marins ?

Le sauveteur siffle soudain puis vocifère des ordres inintelligibles qui tombent et se répandent sur le sable comme de petits serpents confus. Il fait à présent de grands gestes des bras : un signal inopérant. Il devra descendre de sa chaise haut perchée, une manœuvre qu'il exécute sans quitter des yeux le lac et les estivants téméraires. Le voici à présent à quelques pas de moi, de mon maillot toujours sec, de mes dépôts. Il siffle à nouveau. Et puis encore, cette fois, trois coups très vifs.

Aïe !

Je me raidis. Comme si on les avait déchirés, crevés, mes pauvres tympans gémissent. J'ai conscience en moi de deux brûlures symétriques qui enflent, qui grondent, qui me grugent. Bientôt pourtant, une curieuse extase m'envahit. Je vois en songe les petits serpents amusés qui gigotent sur le sable. Je ferme les yeux, les ouvre grand, les referme. Le sauveteur, qui est venu se placer juste derrière moi, se remet à siffler. Je recule d'un pas. La stridence des coups de sifflet m'abasourdit mais je me déraidis à leur contact.

Les serpents chantent et mon corps ému cède enfin aux objurgations amoureuses de l'eau.

Caroline Guindon

Ode à une étoile mourante

La peau souple de minuit
est tachetée par des étoiles en feu
qui possèdent des siècles de secrets.

Mon cou se renverse
tandis que je savoure leur gloire,
et les étoiles me raillent
avec leur lueur complice.

Je ne saurai jamais
qu'une de ces boules de gaz
a été embrassée par la mort douce,
poussée dans l'oubli inverse
et l'obscurité inconnue.

Cela elle le dissimule
dans ses rayons lustrés
pour des années, des années.

Elle me fait un clin d'œil
au-delà de sa tombe.

Elle brille malgré
le néant qu'elle est devenue.

Brillera-je aussi,
quand je retournerai à la poussière,
brillera-t-elle, mon âme?

Sophie Limberakis

Juillet

Déjà les brûlants matins -la canicule,
Une plage d'azur et de tipules,
Les vagues percutantes, les longs jours ;

-

Et rien de bleu : -à peine encore
Un chatolement bleuâtre endort
Les sables ardents à contre-jour

Cette canicule me pèse et m'ennuie.
-Ce n'est qu'après des jours de bruit
Que doivent surgir sur une vague
L'été bleui et les sables
Comme une tempête très redoutable
Qui, belle, fait sortir les pastenagues

*D'après « Avril » de Gérard de Nerval
(1853)
Aleksander Negovanovic*

Que sait-on ?

Quand on sait tout, on ne sait rien.

Quand on se croit intelligent, on fait des choses idiotes.

Quand on a le look, on n'a pas de cœur.

Quand on a du cœur, on manque d'argent.

Quand on a de l'argent, on n'a plus de temps.

Quand on a du temps, on n'a pas de bon sens.

Quand on a du bon sens, il y a de fortes chances qu'on n'ait plus le look.

Si on a une de ces choses, félicitations ! on gagne au jeu de la vie !

Si on en a deux, on peut prévoir un rendez-vous spectaculaire !

Si on en a trois, on aura peut-être un nouveau partenaire !

Et si on en a quatre, ouah ! On peut avoir une grande gloire en ligne — et une rhinoplastie pour que tout s'aligne.

Les omniscients se trouvent de tous côtés. Dans un monde de savoir sans connaissance, quoi dire à ceux et à celles qui savent déjà tout ?

La seule chose pire qu'un paresseux, est un paresseux qui se plaint. Encore pire que ça, c'est le fainéant qui râle constamment qu'une situation quelconque est « toxique ». Où qu'il aille, les choses sont nuisibles, les gens sont mauvais, il n'y a que de la toxicité partout. L'eau dans cette bouteille-là ? Toxique. Vous connaissez bien la

fameuse histoire : Il était une fois qu'au bureau de travail, dans un contrat légal rédigé par l'un de ses employés, la sage avocate et patronne y modifia du langage. Cela devint un lieu de travail toxique. (Fin.) Faut-il annoncer sans cesse ce privilège d'avoir évité tous les importants problèmes dans la vie ? *J'peux même pas . . . finir cette phrase ? Ça se voit. Ça me donne . . . des ondes négatives ? (On lance des idées là . . .) Ouais ouais ouais — vous le savez déjà . . . Ça, on le sait.*

Ce qui est insuffisamment toxique aujourd'hui, selon les chiffres et les sondages, c'est la moitié de la population qui suivrait jusqu'à l'enfer une grande mimolette roulante comme le chef d'une secte religieuse. Cette bande de bouffons aux bouches bavantes, leurs lèvres vaporisent sur les benêts des bêtises qui deviennent des démonstrations débiles et dangereuses qui, dès que mûries, aboutissent à des conneries complètes. Quel don particulier ! Figurez-vous que la situation a dégénéré jusqu'en *nous contre vous*, absolue. Alors on se demande — dans la perspective de ce *nous* néfaste — si la meilleure idée serait d'équiper chaque élève d'une arme à feu pour se protéger derrière son livre vide avec un beau drapeau embossé sur la couverture ? Et si, issus frais du ventre, nous devrions presser nos bébés directement au stand de tir dans leurs poussettes patriotiques

pour qu'ils puissent vider un chargeur tout en tétant ? Ce *nous* bruyant et s'agitant dans tous les sens, ce *nous* où l'on est doué pour refondre des actes haineux en actions héroïques dans les médias d'extrême droite libérées des faits et du sens, parce que pourquoi pas, ça ne coûte rien sauf la dignité du peuple et la vérité — mais franchement celle-ci, on la considère délétère . . .

Des leçons primaires et secondaires nous effaçons avec légèreté toute mention des 400 ans d'esclavage et du génocide de l'État contre les peuples indigènes, puisque : *Les enfants !* Vous les élites, les bien éduqués, vous voudriez seulement soumettre nos enfants à un lavement du cerveau avec ces leçons d'histoire ! Pourquoi voulez-vous qu'ils ressentent de la honte envers leur propre « race » ? C'est honteux de faire faire de la honte ! Laissons sommeiller l'histoire ! Reconnaître le passé, vous dites ? Avoir de l'humilité ? Oh-là-là, non, jamais ça, non non ! Et à quelles fins ? Pour en faire des réparations ? À notre avis, ça ferait un peu nocif.

Allons enfants de l'idolâtrie, une fausse histoire est arrivée !

Nous les gens aux têtes en bas, nous les gardiens de l'envers, nous vous saluons, vous les strictement scientifiques et déraisonnablement curieux. Regardez-nous blanchir notre brutalité, chauler

nos désirs pour la suprématie, et chaque jour aveugler le monde par une effronterie toute neuve. Est-ce que nous sommes fiers de déchaîner des tremblements de terre politiques et de faire cracher un volcan de violence idéologique contre les personnes transgenres ? Tenons-nous à détruire ce système de gouvernement représentatif qui selon certains serait décidément démodé ? Qui peut le dire ? Peut-être que ceux et celles qui savent déjà tout pourraient le dire, mais ils et elles s'occupent en ce moment des grands manques de respect au bureau et des petits affronts proférés par les vieux dans les restaurants. Alors en vrai qui peut le dire ?

Nous les chauvins braves et brillants — vous nous voyez comme des lâches cachés, mais pataugeons pas dans les détails — euh . . . nous les braves et brillants qui postons en ligne nos vidéos du chaos au Capitole — hein, quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Vous voulez savoir ce qu'on fait maintenant ? Évidemment vous ne savez pas déjà tout comme nous qui euh . . . nous qui . . . — 'fin, c'est clair que nous ne lisons pas en ce moment, parce que . . . euh . . . Lire, c'est toxique.

Keith Gurtzweiler

Sur le pont des émotions, sous la pluie qui
pleure,
Un voyageur solitaire, dans la douleur qui
l'effleure.
Les gouttes, des perles, un chagrin en cascade,
Le poids des pensées, une mer en sérénade.

L'horizon se fond dans les larmes du ciel,
Un poème triste, une ballade dans le miel.
Le voyageur, naufragé des tourbillons intérieurs,
Sur le pont de la vie, cherche des lueurs.

Soudain, une ombre, un refuge dans l'obscurité,
Comme une aile protectrice, une tendre clarté.
Là, debout, l'architecte du calme éternel,
Un gardien silencieux, dans l'orage maternel.

Les bras tendus, tels des remparts contre
l'orage,
Le guide murmure, apaise le tumulte, une
offrande sage.
Les gouttes de pluie deviennent des perles d'or,
Dans la danse du pardon, le voyageur s'endort.

Les soucis, des vagues qui s'apaisent lentement,
Les larmes, des échos d'un triste
tourbillonnement.
Le pont devient refuge, la pluie, une douce
caresse,
Dans l'étreinte métaphorique, s'efface la
détresse.

Au fil du temps, le pont devient un sanctuaire,
Où l'âme trouve refuge, loin des tourments
amers.
Le voyageur, transformé par cette rencontre
éternelle,
Sur le pont des émotions, une histoire

émerveille.

La pluie, témoin silencieux de cette
métamorphose,
Les larmes, des éclats d'une âme en prose.
Le guide métaphorique, une étoile dans la nuit,
Sur le pont des émotions, la paix s'écrit.

Akshat Chouhan

Promenade sur la plage

Il y a sur cette côte une atmosphère
de tranquillité fluide, de soleil chatoyant,
Le bleu et le vert fleurissent les coquillages
La chanson du promeneur est la même
qu'ailleurs
Les flots les mêmes
Les maisons pareilles à l'océan, immobiles et
ombrées de bleu
Même mer
Mêmes souvenirs
Mêmes poissons
Et pourtant beaucoup gisent sous la surface de
l'eau
Beaucoup semblent trouver des trésors dans les
fissures de la plage
Irrémédiablement enfouis dans le sable
Et le parfum d'eau salée remplit le nez
De celui qui par ici passe

*D'après « Carrefour » de Robert Desnos
Ashe Vaughn*

Le sapin de mon lapin

Un beau matin de décembre
Mon lapin prit un bon bain
Et partit chercher un sapin
Comment trouver le bon arbre ?

Celui-ci est bien trop pointu
Celui-là est bien trop petit
Ce sapin est déjà vendu
Mon lapin a perdu l'appétit

Sur le chemin, il aperçoit
Un sapin qui est juste parfait
Comment le ramener chez soi
Le porter sans le décoiffer ?

Il prend une écharpe douce,
L'enroule avec de la mousse
Ainsi, joyeux et ravi,
Mon lapin rentre chez lui.

Oscar Evenou

Attraper Luna

Quand j'étais jeune, je croyais pouvoir attraper Luna.

Elle n'aurait plus très longtemps à vivre, ses changements de taille continus m'inquiétant terriblement.

Je voulais la bercer, la garder à l'abri de ceux qui pourraient lui voler sa liberté. Tandis qu'elle voletait dans le ciel infini chaque nuit, je tendais la main, espérant enfin au moins l'effleurer.

Mais je ne comprenais pas encore la perception des distances à l'époque.

C'est en deuxième année que j'ai appris que Luna était à 238 900 miles de distance. Elle avait un diamètre de 2 159 miles et une circonférence de 6 786 miles. J'ai regardé les autres élèves de ma classe ; aucune émotion de choc parmi eux. Comment pouvaient-ils déjà le savoir ?

Après la fin des cours ce jour-là, j'ai pleuré auprès d'Amma. Je lui ai raconté mes rêves d'attraper Luna, de la protéger des malfaisants qui lui voleraient sa lumière. Mais j'étais ignorante et, stupidement, je continuais à courir après cette lune insaisissable.

Ma tendre et attentionnée Amma m'a emmenée à l'intérieur de la maison et m'a assise devant la télévision. Elle a mis un DVD que je n'avais jamais vu auparavant

et dont j'ignorais l'existence chez nous.
Mes yeux se sont écarquillés
quand le paysage lunaire a pris vie à l'écran,
il me semblait irréel.
Amma m'a expliqué que c'étaient des images
originales de la mission Apollo 11,
quand les humains ont marché sur Luna
pour la première fois.
Elle m'a dit qu'il était impossible
d'attraper ou même de toucher Luna
depuis la Terre.
Il me faudrait partir dans l'espace moi-même
pour la rencontrer.

Après ce jour de troisième année,
j'ai consacré ma vie à devenir astronaute.
J'ai fini l'école puis étudié dur
pour obtenir des diplômes universitaires
en génie aérospatial.
J'ai suivi un entraînement difficile
pour devenir astronaute,
un honneur que je portais
avec fierté et détermination.
Pourtant, il m'a fallu 27 ans
pour enfin rencontrer Luna.

Luna semblait inchangée
depuis ce jour d'il y a 27 ans.
De grandes roches grises et blanches
recouvraient la surface poussiéreuse
aussi loin que les yeux pouvaient voir.
Le voilà, le moment que j'attendais
Depuis le jour où j'avais appris à marcher
et observer le ciel.
En descendant les marches
de la navette spatiale,

je suis revenue à mes souvenirs d'enfance.
J'avais l'habitude de sautiller dans mon jardin,
la main tendue, pour essayer
ne serait-ce que d'effleurer Luna.
Quand cela ne fonctionnait pas,
je prenais la chaise la plus haute
que je pouvais trouver
et j'y montais
pour me rapprocher d'elle.

Mais qui aurait cru qu'il fallait voyager
à travers l'espace pendant trois jours pour
l'atteindre ?

Je suis enfin descendue des dernières marches,
me tenant debout à la surface de ce satellite
tant convoité.
J'ai tendu la main
et j'ai posé ma main gantée et rembourrée
sur le terrain rocailleux à mes pieds.

« Je t'ai enfin attrapée, Luna ».

Manasa Balasubramanian

Les fenêtres

Je me suis assis devant les fenêtres du café,
Alors que les passants passent,
Quoi que je fasse,
Quoi que je pense
Ça n'est pas grave.
Parce que rien ne les détournera de leur
destination
Et mon café perd toujours de sa chaleur, en
silence.
Le métro passe sous mes pieds
Et fait des vagues dans mon café
Alors que le soleil brille par les fenêtres
adjacentes
Mais l'air est presque gelé
Ça rend mon café froid,
Je crois
Que l'hiver ne finira jamais
Et quand finalement,
Je partirai,
Je penserai,
Aux fenêtres
Avec le reflet du soleil
Et les visages des gens qui passent,
Eclairés par la lumière du soleil
D'où viennent-ils ?
Où iront-ils ?

Olivia Griffin

Babel assiégée

Vous voyez la maison d'enfance ? Les interminables repas, l'humeur confite des enfants, la musique et la fête ? Le poêle à charbon, la pluie à la fenêtre... et les pois en conserve ? La maison des roulades, des chamailleries oubliées dans l'heure, des escarmouches à califourchon, des batailles rangées de petits guerriers très bien éduqués ? Oui... la maison d'enfance c'est tout cela : l'existence pastorale, le gris lointain, le tohu-bohu de la basse-cour – et le chat, affreux et sournois, impérial quand il vous regarde, les mirettes goguenardes et indulgentes ; c'est le chat de ma grand-mère.

Ma grand-mère est l'ange de la maison : elle se lève de bonne heure et travaille sans interruption jusqu'au soir. Elle fait le ménage, la cuisine, la vaisselle et le linge alors que nous lui courrons entre les pattes. Malgré tout ma grand-mère est une femme prévenante. Elle intervient toujours avant que nous complotions nos demandes, nous n'avons pas même le temps de désirer qu'elle y réponde. Elle s'exécute, douce comme une infirmière d'hôpital entre la cuisine et le salon. Dès le lever, elle nous prépare le déjeuner. A midi elle nous met à table, avant de nous mettre à la sieste en nous faisant la lecture à l'ombre des cils. Au réveil elle nous sert le thé, s'en va chercher du sucre et revient nous jouer la valse des biscuits. Nous en reprenons sans fin, jusqu'à ce qu'elle s'épuise à nous aimer. Elle n'a pas le temps de s'asseoir, sauf quand elle bat tendrement le

beurre en le berçant comme si elle avait sur les bras le poids du lendemain.

Impassible, discrète et silencieuse, ma grand-mère mesure chacun de ses mouvements. A force de tendre l'oreille, nous reconnaissons bien le genou qui grince fort comme une mécanique familière. Ma grand-mère est une femme de bois, c'est peut-être parce que ma grand-mère vient de la campagne. Elle a les traits paysans, le corps droit et robuste, les membres maigres et les tempes sévères, un regard de statue, une certaine pesanteur sur les épaules, et une mine d'éternité dans les gestes.

Ma grand-mère passe son temps dans la cuisine comme si elle voulait parler à la porcelaine. Elle marmonne quand elle récure les marmites en y portant une religieuse attention, comme s'il y avait dans les restes de repas de dangereux hiéroglyphes – en long, en large, en travers elle les inspecte comme si elles lui offraient une savonneuse énigme ou qu'elle profitait de la muette compagnie des bulles de savon.

Ma grand-mère a toujours le maintien pieux, la passion réconfortante, le don de nous persuader sans convaincre. Ma grand-mère ne nous a jamais avoué ses faiblesses. Nous ne savons rien de son genou, ses migraines, son souffle au cœur. Nous l'aurions démenti, jamais nous ne l'aurions admis. Nous ne le pouvions. Une femme si active ne pouvait être si malade.

Ma grand-mère ne parle pas, ne mange pas. Elle n'essaye plus. Elle s'est résignée : les enfants, le labeur, la maison, jamais le temps d'apprendre. Nous imposons constamment au corps qu'elle peine à soumettre un effort. Nous occupons

l'esprit sous la charge duquel s'ouvre un abîme. Nous sommes de petits assaillants qui la réclamons en langue étrangère. Nous sommes de babilles fantassins qu'elle vit pour servir. Ma grand-mère tient son poste prête à bondir comme à la surface d'elle-même. Quand elle manque au désir impérieux, elle repart, certes, triste et découragée, mais toujours souriante.

Ma grand-mère a préféré la langue des signes à la voix de l'ennemi. Elle s'exprime autrement : le souffle d'antan, le souffle affectueux, un parfum plus savoureux que la rose, un baume réconfortant, une note d'amour, une caresse plus caressante qu'un mot, un soupir de la main. Nous écoutons tout contre son cœur le chant indistinct du refuge dans la soie jusqu'à ce que sonne la trêve du silence venue le jour du camphre. Voilà l'odeur de ma grand-mère, comme un don fabuleux au quotidien.

Babel assiégée II

Sans écharpe, l'hiver est rude : nous le passons avec ma grand-mère. Autrement, elle est inquiète. Elle nous a donc reprisé quelques écharpes pour braver le froid, en plus des mouchoirs en coton qu'elle nous a confiés pour nous essuyer le nez, le front et les joues. Elle nous préfère chez elle, parce qu'il ne faut pas gaspiller son air dehors.

Ma grand-mère nous prépare toujours de grandes tasses de chocolat qu'elle remue vivement avec des mouvements en cloche du poignet, avant de nous les servir avec amour. Nous nous y réchauffons les mains en y trempant une curiosité insolente parce qu'il s'en dégage une

timide odeur de noisette, une vapeur lâche, informe, élastique et sombre, comme une magique chaleur.

Quand nous jouons aux braves, nous nous lançons le défi d'engloutir sans attendre le chocolat brûlant. Les plus téméraires n'attendent pas, ivres d'un sentiment mêlé de guerre et de paix, et vident leur tasse avec courage. Les vainqueurs gagnent alors le droit d'être princes ou tyrans pour le reste de l'après-midi. Les jeux d'enfants sont parfois oisifs et méchants.

Pendant ce temps, ma grand-mère nous regarde faire comme une mystérieuse et souriante poupée de cire avec les traits d'une jolie jeune fille. Elle ne dit rien, mais elle en connaît le dénouement. L'enjeu, la gloire et la honte nous font tourner la tête, et nous finissons souvent en bons pleurnichards dans les bras de ma grand-mère à pleurer, à goûter, à chérir ces réserves de vitalité à la source desquelles nous nous abreuvons toujours.

Pour nous reconforter, il lui arrive de nous apporter un paquet de photographies qu'elle conserve précieusement quelque part dans l'ordre caché de la cuisine. Nous la découvrons femme, nous en rions avec gourmandise, parce que nous ne lui soupçonnons pas autre chose qu'une vie de grand-mère. Il y a un cliché de ma grand-mère qui rompt le pain, un autre au jardin entre ses fleurs et tomates, et un dernier tacheté de gris.

Le tirage y est mauvais. Le cliché est d'époque, il s'est donc estompé à petits feux comme une ampoule lasse de résister. Le photographe n'a pas coulé dans l'encre assez de magie pour qu'il

survive à l'épreuve du temps. Nous n'y voyons rien mais le gris lointain nous interpelle toujours : nous le manions distraitement, nous le faisons tourner entre les doigts pour en découvrir la vérité, mais nous nous en lassons vite et l'abandonnons irrémédiablement sur un coin de table, comme un escroc dépité qui n'a pas trouvé dans le tirage des cartes la force superstitieuse qu'il y cherchait pourtant.

Enfermée dans le silence, ma grand-mère laisse des souvenirs jaunis parler pour elle. Elle nous aurait dévoilé le gris lointain, expliquant qu'ici devaient être des roses et qu'avec le temps, tout s'est évanoui en une épaisse fumée blanche. Mais elle garde son maintien d'ivoire, comme la princesse pensive à la fenêtre. Ma grand-mère s'occupe d'un melon charentais qu'elle conserve bien mûr avant de nous apporter une carafe d'eau, du fromage frais, très peu de pain.

Nassim Khiter

Le lapin lunaire

Dans un monde de couleurs, tout joyeux,
Parlons d'un petit lapin, si curieux.
Il saute, si petit, si mignon,
Avec de grandes oreilles, écoutant tout avec
attention.

Dans une prairie verte et vaste,
Le lapin part en balade divertissante.
À travers l'herbe, douce et bien rangée,
Les petites pattes bougent rapidement et bien
ajustées.

Un arbre lui dit, « Bonjour, mon cher,
Je dis des secrets que tu peux bien écouter.
Rêve grand, touche les étoiles, petit,
Avec tes grandes oreilles, c'est parfait.

Maintenant, ferme les yeux, petit lapin,
Imagine des étoiles dans la douce clarté de la
lune.

Dans un pays de rêves, tu peux jouer à la fin,
Avec des amis et des rires, tout jeune.

Alors, dors bien, petit ange,
Les rêves d'aventures de lapin ont commencé.
Dans un monde de joie et de jeux,
Tu te réveilles pour une toute nouvelle journée !»

Ramon Vazquez Jr.

Ma chambre

Ma chambre est un paradis
Une île isolée d'inspiration
Les murs des idées s'élargissent
une fois que j'y entre
Mes créations sont les plus grandes
entre ces murs

Ma chambre est une forêt
Les vignes me guident loin du bois des arbres
Les oiseaux chantent
une berceuse de sécurité dans mes oreilles
Il n'y a pas de limites dans la forêt

Ma chambre est un bunker
Une guerre se passe à l'extérieur
Les bombes menacent de me maintenir au sol
Mais le bunker permet à mon esprit
de circuler librement sans souci

Ma chambre est une épaisse couverture
Quand le monde est froid
Cette couverture me protège de l'hypothermie
Je me sens infiniment au chaud

Ma chambre est un pays ouvert
Une plaine d'idées sans fin
Plus je cherche plus je trouve
Ce pays ouvert n'a pas d'obstacles

Ma chambre est un océan amical
Les marées me guident loin de la tempête
Elles me conduisent à mon sanctuaire
Un endroit où je peux être moi-même

Ma chambre est une retraite
Les boulets attachés à mon cou

me pèsent tout au long des jours
Chaque seconde ils deviennent
de plus en plus lourds
Dans ma retraite je lâche les boulets

Ma chambre c'est la liberté
J'ai l'espace et la confiance
pour déployer mes ailes
Il n'y a personne pour me juger
La liberté me donne la chance d'être moi

Laryssa Olmedo

L'oiseau

Dans le ciel azuré, il vole avec légèreté,
L'oiseau majestueux, symbole de liberté.
Ses ailes déployées, il fend l'air avec grâce,
Sa beauté éclatante en fait une merveilleuse
audace.

Il danse avec le vent, sans rancœur,
Sa voix douce et pure berce les cœurs
Il nous rappelle l'importance de s'envoler,
De se laisser porter et de rêver.

Louise Laloyer

Sous une nuit silencieuse et étincelante,
La sélénite luit d'une lumière douce.
Les étoiles s'éclatent dans le ciel en haut,
Elles nous hypnotisent
avec leur soupir cosmique.
Nébuleuses tourbillonnant
en une danse tranquille,
Les effluves murmurent une transe cosmique.
Émerveillement frémissant dans la mer,
Des couleurs prismatiques peignent l'éternité.
L'Éphéméride tourne, les feuilles se déplient,
Histoires silencieuses dans la nuit,
jamais racontées.
Dans l'étendue tranquille,
une pièce de théâtre céleste,
Où les rêves et les étoiles
se mélangent
dans la Voie lactée.

Kiersten Riedford

Le cafard répugnant
Antennes, yeux de la paranoïa
C'est la poursuite dans l'obscurité
Qu'il faut imaginer

Gabriela Caballero

À la fin de l'hiver à l'Orangerie

Elle a pérégriné à travers l'Orangerie
Au quotidien, les arbres infinis
sur les collines ondoyantes
Lui rappellent des jours sans mélancolie
Les pétales qui tombent sur son vieux kiosque
Sans la même luminance
que ses visions de la nostalgie
Mais bon, la brise a un air jovial
Et les jours rallongent

Josephine Ingersoll

Nuit de légendes*

Hannah Stein, jeune berlinoise installée à Montréal le temps d'une année universitaire, raconte dans le noir à Lili Gagnon, son âme sœur, une nuit d'amour qui commença dans les bois autour du chalet de la famille Gagnon et s'acheva tout à l'heure dans un Volkswagen sorti tout droit du fond des âges, une camionnette qui, nostalgique de ses années hippies, embaumait encore le patchouli et le chanvre. Lili a d'ailleurs fait la moue au retour de son amie dans cette chambre exiguë qu'elles partagent au chalet, car elle n'aime pas l'odeur du patchouli. Écouter Hannah raconter l'amour, le revivre avec elle et en re-jouir vaut cependant bien quelques agacements olfactifs. Le récit prend vite forme :

Après une première extase en plein air, Hannah et Paul, ce blond barbu dont elle rêvait depuis des semaines, entrelacèrent leurs membres rompus et s'endormirent sur le plancher du Volks parmi quelques peaux d'ours au patchouli. Ce sommeil, bref mais miraculeux, sembla faire d'eux des partenaires de longtemps, car, dès le réveil, chaque corps sut d'instinct toutes les envies et les préférences du corps de l'autre. Reposés, inspirés, les deux amants mordillèrent à qui mieux mieux des lobes d'oreille, des cous, des mamelons, des paumes et des fesses. Ils explorèrent de délicieuses cavités, se murent avec grâce, l'un par l'autre, l'un en faveur de l'autre, donnant libre cours à des gestes qui, bien que spontanés et tout neufs, parurent mémorisés tant ils furent justes, musicaux.

* Ce texte adapte un bref extrait du roman *Bruissements* qui paraîtra bientôt à Montréal chez Lévesque éditeur.

Le temps, l'univers, la faim, la soif, le fait même d'être humain, tout s'évanouit à l'autel du Plaisir.

(Hannah reprend son souffle ; Lili sourit en elle-même.)

Au moment de partir, Paul embrassa le visage de Hannah qui tremblait de froid et de fatigue plutôt que de désir puis, délicatement, enroula la ceinture fléchée, qu'il avait lui-même tissée, autour de son cou dénudé tout en prononçant ces mots : « Elle est à toi. Pour toujours. » Hannah, dans un gémissement venu du plus vrai d'elle-même, laissa échapper un *Paul, je t'aime* ! Sans plus attendre, elle s'extirpa de leur cocon odorant et tituba jusqu'au perron, jusqu'à son lit, jumeau de celui de Lili, l'amie à qui elle raconterait tout. Et deux fois plutôt qu'une...

Hannah reprend bientôt son récit depuis le début ; thème et variations.

*

Les premiers rayons du jour préparent leur apparition ; un merle impatient ose chanter déjà. Son cri brise un silence qui, depuis quelques instants, s'est installé dans la chambre. Lili s'est-elle endormie ? Hannah voudrait raconter encore, tout redire, tout revivre... Lili ne dort pas :

— Hannah, je dois te révéler un fait très important : il existe au Québec une coutume fondamentale, transmise oralement depuis le fin fond de notre histoire, une coutume qui a laissé d'importantes traces dans la jurisprudence...

— *Jurisprudence* ?

— Oui. Des traces ineffaçables : quand on fait de sa ceinture fléchée un foulard et qu'on l'enroule autour du cou d'une autre personne en

lui disant *elle est à toi pour toujours*, s'il y a eu auparavant échange de salive ou autres fluides biologiques, et si la ceinture est acceptée de bon gré, c'est l'équivalent d'une signature au bas d'un contrat de mariage.

— Quoi ?

— Eh oui ! Paul et toi, vous êtes dorénavant des Mariés de la ceinture ! C'est un rituel de chez nous connu seulement des familles dites *pure laine*, mais plus fort, plus vrai et plus solennel encore que le mariage religieux ou civil. N'importe quel juge ou notaire te le confirmera !

— Lili ! Je ne savais pas. Et Paul n'a rien dit...

— Car tout est entendu, implicite. Il faudra vite informer les autres. Tout d'abord, ta mère. Gabi Stein a maintenant un gendre québécois ! Tu crois que ça lui plaira ?

— Je ne sais pas. Je...

— Vraiment, Hannah ! Toi qui aimes tant nos légendes et nos traditions, ça m'étonne que tu n'aies pas compris ce qui t'arrivait !

— Lili, c'est...

Les mots lui font défaut. Plus que jamais, Hannah est ravie d'admiration pour cette contrée fabuleuse qu'elle découvre depuis son arrivée à Montréal, ce Québec et ses horizons sans bornes, ses légendes, surtout — qu'elle a étudiées en classe de littérature : le bonhomme sept heures, Rose Latulipe, la formidable chasse-galerie et maintenant, cette légende secrète des ceintures fléchées qui, passant des capots des hommes aux cous des femmes, deviennent gages d'alliance. Hannah est éblouie, enchantée, mais elle n'a plus la force de penser. Elle sent son souffle ralentir, s'alourdir. *Demain...* Oui, demain, elle appellera ses parents, ses amis. Pour l'instant, elle se laisse plutôt envahir par la torpeur puis par le sommeil

et passe dans les bras de Morphée vêtue d'une robe de mariée. Elle ne voit donc pas le sourire bouffon de Lili qui l'écoute s'endormir — taquine Lili qui, au petit déjeuner, lui fera part d'un plaisir à nul autre pareil : celui d'être l'amie d'une belle rousse qui a la fougue d'une révolutionnaire et, pourtant, la candeur d'une brebis !

Hannah ne voit rien, car elle rêve d'une fabuleuse assumption :

En robe blanche, une jeune étudiante s'élève dans la nuit claire vers le canot volant de la chasse-galerie et les quarante bûcherons en cavale qui l'attendent là pour l'emmener vers son amant. Dès qu'elle embarque, les avirons s'animent et le canot bondit. Rapide et stable, il glisse bientôt à toute allure à travers le ciel laiteux, et c'est une magie rien moins qu'homérique qui règle la cadence heureuse des bûcherons de la nuit : l'éternelle magie des mythes et des légendes ; la délicieuse magie des jeunes amours racontées dans le noir.

Caroline Guindon

Il pleut des cordes

C'est dimanche
Il pleut des cordes
Qui se tendent
Et puis se tordent
C'est dimanche
Il pleut des cordes
A pendre un soleil d'été
A déprimer le printemps
A faire bâiller les enfants
A faire douter les amants

C'est dimanche
Il pleut des cordes auxquelles
S'accrochent les nuages
Et le ciel vient si bas qu'il se voit
Dans les flaques

Qu'il est loin de nous l'été
Tout est trempé
Tout est flasque
C'est dimanche
Il pleut des cordes
Et la vie est...
MONOCORDE !

Philippe Lancastel

Éloge de la natation

Le calme de la piscine.
Chaque nageur s'est aligné sur la ligne de départ.
Le sifflet qui retentit lorsque je saute du plongeur.
Les éclaboussures lorsque chaque nageur plonge.
Le froid perçant de l'eau contre ma peau.
L'adrénaline qui traverse chaque nerf de mon corps.
Chaque nageur éclabousse frénétiquement jusqu'au bout.
Mais mes bras glissent dans l'eau.
J'ai l'impression que l'eau se sépare pour moi.
Je fais partie de l'eau.
Je n'ai pas besoin de penser, tout vient naturellement.
Tout ce que j'ai à faire, c'est donner des coups de pied, respirer et pousser dans l'eau.
Le mur se rapproche et je me prépare à un tour de culbute
Une exécution parfaite alors que les autres manquent le mur juste à peine.
Je nage, je nage et je nage.
Il n'y a pas d'éclaboussures à mes côtés.
Je suis en tête, à quelques mètres de la fin.
Au moment où ma main s'apprête à toucher le mur, la cloche sonne.
La ligne d'arrivée a disparu.
Les médailles ont disparu.
L'eau a disparu.
Le calme est parti.

Laryssa Olmedo

Définition de l'hiver

L'hiver avale le souvenir
de l'été avec le désir
d'en finir une fois pour toutes.

L'hiver ternit chaque promesse
d'un avenir avec des fleurs,
et des souvenirs, et demain.

L'hiver et la glace nient
qu'il y ait eu un temps
où le mien était à toi était à nous.

*Traduction de « A Definition of Winter » de Julian
Dominic
Pascale-Anne Brault*

Le prisonnier fantôme

Le prisonnier fantôme, un meurtrier,
voudrait être invisible, transparent, déjà mort.
Son lit étroit le fait s'échapper dans les rêves
par les espaces bénis qui s'ouvrent
dans le sourire de son petit garçon.
Les dents perdues lui offrent une liberté
si absurde qu'il se réveille et rigole.

Personne n'entend le prisonnier fantôme.
Qu'il grogne ou hurle stoïquement
quels instruments avons-nous payés pour jouer
cette marche vers une liberté si absurde
nous nous réveillons et hochons la tête.
Nous ne disons pas du mal des morts.

Le prisonnier fantôme, toujours un meurtrier,
souhaite être visible, flamboyant,
ralliant les morts. Sa cellule étroite
l'endroit parfait pour une prière. Sainte, sainte,
la vengeance d'un fantôme s'est faufilée
par les espaces dans sa propre bouche entaillée,
une malédiction si absurde
qu'il se réveille à son hurlement.

Personne ne dit son nom, ses crimes,
combien d'électrochocs il a fallu pour le
ressusciter lui, le traître de l'insurrection,
payant pour les cloches de la liberté.

Nous ne voulons pas savoir ce qu'il a fallu.
Nous préférerions ne pas dire du mal des morts
Nous ne voulons pas savoir ce qu'il a fallu
pour qu'il souhaite être toujours mort.

*Traduction de « Ghost Prisoner » de Heid E.
Erdrich. Sylvie Boughner*

L'écrivain solitaire

Dans un petit café,
Je vois un jeune homme qui s'assoit,
Des pensées dont il prend note.
Entouré par l'arôme du café préparé et frais,
Ses idées coulent de son esprit vers la page.

Personne ne parle fort dans ce lieu.
Il y a d'autres travailleurs comme ce jeune,
Mais il est le seul à besogner en silence.
Les pâtisseries sont sèches et rassies.

A travers le monde, il y a de meilleurs cafés,
Mais c'est celui-là que ce jeune a choisi.
J'ai fait le tour du monde ;
De toute ma vie,
Je n'ai jamais vu un jeune homme
Aussi nerveux.

Ses doigts, fracassant le clavier,
Percent l'ambiance silencieuse.
Ses papiers supplémentaires
Remplissent sa table tachée par le café
Et l'écran vide se remplit de reflets.

Ses idées prennent forme,
Une symphonie précieuse.
Ses doigts tremblent ;
Il efface le même mot trois fois.
Ses idées défilent sur les pages
Pour peupler le vide –
Une exploration sans concessions.

Les bruits du café forment une couverture,
Les murmures, le tintement des tasses,
Une ambiance étrange pour ce jeune.
Les rayons du soleil filtrent

A travers les fenêtres,
Éclairant ses pensées et ses idées.

Il regarde les autres clients, avec curiosité ;
Je l'observe, plongé dans ses écrits.
Les conversations se mêlent
A sa propre symphonie
Pour masquer le désespoir de son visage.
Et ainsi, dans ce café où les histoires se créent,
Le jeune homme écrit avec crainte.
Ses essais prennent vie,
Au rythme du café.
Dans la tranquillité, il écrit.

Michael Faillace

Je vois ton écharpe, tricotée
Avec soin, chaque fil placé
Pourtant, sa couleur est ce qui se décide
Le rouge fait sa place en cette intrigue vide
Le soleil disparaît de l'atmosphère
Ne laissant que du rouge dans l'air
Il me rend aveugle, insensible
Dans cette chaleur, une volonté tangible
Il me faut quitter ce terrain
Mais quelque chose obstrue le chemin
Jusqu'à ce que tout soit préservé
C'est le rouge que tu m'as laissé

Olga Mourgelas

La lune

Le zéphyr estival papillonne
dans la ville qui attend le soleil
La lune ignore encore
que tout le monde adore l'air astral du soleil
La lune plutôt pense
Que c'est elle la joie dans les yeux des personnes
Elle pense que c'est elle la chose
la plus énigmatique et la plus émerveillante
pour les personnes dans cette ville
Mais c'est le soleil
Le soleil est une chose chatoyante et éthérée
Le soleil a captivé les cœurs de la ville
La ville voulait garder leur amour secret
comme une liaison subreptice
Mais la lune jalouse l'a découvert
Désespérée par ce constat
Elle élabore un plan pour tuer le soleil
et voler tout l'amour de la ville
Et un jour,
alors que le soleil se trouve au centre du ciel,
la lune frappe
Elle éclipse le soleil
Et demande alors à toute la ville,
« Ne m'adores-tu pas maintenant ? »
Mais personne ne répond
Tout le monde frissonnant
Sous les rayons de la lune,
Toute la ville gelée à mort

Josephine Sheehan

Sans titre

C'était une simple chance
qu'ils soient entrés en collision
Le destin fait son travail
L'onde s'est finalement calmée
et la réalité s'est installée,
L'un est la nuit et l'autre le jour
Se complétant
Travailler main dans la main
Sans l'un, l'autre tournerait en spirale
Et pourtant, ils ne se reverraient plus jamais

Yanel Gonzalez

Je viens du zoo

Au pied des nuages voici ma nouvelle liberté,
Mes ailes, ma maison,
Le soleil toujours brillant et le ciel dégagé
Qui m'ouvre l'horizon.

Pour la première fois loin de mon infernale cage,

Le cœur tout repu,
Quand j'avancai, c'était après un grand orage.
Où j'avais été détenu.

Déjà, depuis ce temps de maladresse,
J'ai vu bien de la faune
Traverser ces sols que la lumière caresse,
Et vivre dans leurs zones.

Si rien ne s'est échappé, ni l'oisillon sans
vacarme,
Ni l'animal piégé,
Du moins mon âme insatisfaite, loin des
alarmes,
Mon âme s'est libérée ;

Et je puis, sous ce ciel que la vie résume
Et qui scintille toujours,
Rêver aux temps parfaits, et voir sans amertume
Voyager et passer les jours.

*D'après « À une artiste », Premières Poésies, de
Louise Ackermann, 1871.
Angelina Chai*

Le paradis retrouvé

Le coucher du soleil, dans ce golfe paisible,
Menton, paysage unique et invincible,
M'a toujours laissée contemplative,
Aux approches de ce tendre hiver,
Lorsque les cieux harmonieusement timides,
Dessinent un voile teinté de rose clair.
Les émanations exceptionnelles de ce crépuscule
majestueux,
Animent somptueusement ce tableau fastueux,
Un souffle magique scintille alors sur la
Méditerranée,
Et ce petit coin de paradis aux agrumes dorés !

Isabelle Clément

Le chant des villes : Pensées d'enfance

Je m'attache aux échos des enfants qui jouent
A l'éclat de l'innocence
J'aspire la fumée de ma cigarette
Je me glisse dans mes pensées d'enfance
J'écoute les enfants qui parlent espagnol
J'ai aimé les cités Caracas ou bien Pamplona
Elles perdurent dans mes pensées
L'Amérique du Sud me manque

Je ne pourrai me passer d'être foncièrement :
Vénézuélien.

*D'après « Le Chant des villes », poème inédit
d'Andrée Chedid commandé par le Printemps des
Poètes (2006)
Rico Pietramale*

Une azalée

Je sors au printemps,
Et les gens attendent mon arrivée.

Lors de promenades dans le parc,
Les oiseaux gazouillent,
Et les couleurs vives de mes pétales
Attirent l'attention de tout le monde.
J'apporte joie et bonheur aux gens qui
m'entourent.
Beaucoup comptent sur moi pour leur bonheur.

Puis viennent les mois d'automne.
Les roses et les rouges éclatants
pour lesquels je suis connue
perdent leur couleur et tombent au sol.
Les gens s'ennuient sans moi.
Ils attendent mon retour,
Mais ils ne se rendent pas compte
que je ne serai pas toujours la même.

Halloween, Noël, Thanksgiving,
la Saint-Valentin et la Saint-Patrick
Tous viennent distraire
Les gens de mon absence.
Les gens rêvent de moi
Pour passer le temps de mon absence.

Bientôt, il recommence à pleuvoir.
Les feuilles commencent à verdier,
Et les oiseaux se lèvent et se réveillent très tôt.
La pluie arrive, et bientôt moi aussi.
Le soleil commence à briller plus fort,
Et la température partage ses câlins.

Les gens se promènent dans le parc pour me
retrouver.

Ils sont surpris par ma différence.
Les gens sont à nouveau remplis de tristesse
Ils réalisent qu'ils ont attendu tout ce temps
Mais je ne leur ai pas prouvé
que j'étais aussi belle cette saison.

Ils ont tous perdu leur temps précieux
à m'attendre,
Et je n'ai pas répondu
à leurs espoirs.

Maddie van Kempen

Trois poèmes palestiniens

1.

Ma fille

N'a pas fait de mal à l'araignée

Qui avait fait sa toile

Entre les poignées de sa bicyclette

Pendant deux semaines

Elle a attendu

que l'araignée parte de son plein gré

Si tu démolissais la toile lui dis-je

Elle saurait simplement

Qu'ici elle ne peut élire domicile

Et tu pourrais faire du vélo

Elle a dit c'est comme ça que les autres

Deviennent réfugiés, n'est-ce pas ?

Traduction de « Mimesis » de Fady Joudah (2013)

Reena Shenoy

2.

Graine, enroulée étroitement

un petit monde qui attend

la pluie, les rayons, et

la terre accueillante

pour libérer ton ambition

pour déployer ton drapeau

créer ce projet

en vert vif et marron

les tiges et les feuilles poussent

lorsque tu t'ouvres à la terre

tes petites mains se tendent

comme des ruisselets d'eau douce

vers le soleil qui te nourrit
Graine, c'est ça l'espoir
que tu détiens, notre héritage
tout emballé dans un seul petit

ovule, bourgeon, petite graine,
à mettre dans nos poches,
pour nos enfants qui,
comme nous, prieront pour la pluie qui mène

à de nombreuses graines de bonne qualité
qui font jaillir des mains vertes
à travers le sol généreux
pour produire, offrir, nourrir

le monde. On laboure, en semant,
pour ceux encore dans le ventre
et ceux aux cheveux blancs
parmi nous, croyant que c'est maintenant

que la famine doit cesser
Graine, ton rêve est notre récolte
Ensemble, nous nourrissons,
incarnons ta merveille.

*Traduction de « Seed » par Zeina Azzam (2020)
Reena Shenoy*

3.
S'il faut que je meure,
Il faut que tu vives
Pour raconter mon histoire
Pour vendre mes affaires
Pour acheter un morceau de tissu
Et des ficelles,
(pour en faire une longue queue blanche)
Pour qu'un enfant, quelque part à Gaza,
regardant le paradis dans les yeux

Attendant son père qui est parti en brasier–
Et n'a dit adieu à personne
Même pas à la chair de sa chair
Même pas à lui-même–
Voie le cerf-volant, mon cerf-volant que tu as
 construit, volant
Au-dessus
Et pense pendant un moment qu'un ange est là
Rapportant l'amour
S'il faut que je meure
Qu'il amène l'espoir
Qu'il soit un conte

*Traduction de « Untitled (If I Must Die) » de Refaat
Alareer (2023)
Reena Shenoy*

Note de la traductrice : Refaat Alareer est mort le 6 décembre 2023.
Il a été tué à Gaza par une attaque aérienne menée par Israël.
Qu'il repose en paix.

Passer ses jours à aspirer
Sans trop savoir ce à quoi on aspire
Au même instant se dérider et se lamenter,
Sans raison de se lamenter et sans raison de se
dérider
Défier le matin et le soir convoiter
Le besoin de souvent pleurer ;
Craindre quand on doit se réveiller,
Et se réveiller quand on doit craindre ;
Aimer avoir en aversion une souffrance morale ;
A la fois appréhender, se jouer des obstacles,
Se faufiler lentement parmi les évènements
sérieux ;
Pour les traiter avec gravité ;
Se montrer tour à tour renfermé authentique,
Rougissant, éhonté, jobard, timoré ;
Frémir, tout en offrant
L'impression de ne pas en faire assez ;
Soupçonner les copains qu'on devrait apprécier
Être le jour, la nuit, en lutte avec soi-même ;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on rêve
Et de ne plus percevoir quand on quitte le rêve

*D'après « L'amour » d'Adélaïde Dufrénoy (1813)
Simone Prosper*

1980

La dame avait une robe
En mailles jaunes
Et sa robe bleu fluo
Composée d'une jupe virevoltante
Se répandait sur la hanche

Les yeux dansant comme des clips vidéo
Elle dansait elle dansait
Elle avait un visage aux couleurs de maquillage
Les yeux écarquillés les dents en avant
les lèvres très roses
Elle avait un visage aux couleurs de maquillage

Elle exhibait un décolleté plongeant
Et coiffée à la Madonna
Plutôt fluette

N'entendra-t-on jamais sonner minuit

La dame en robe en mailles jaunes
Et en tunique trop grande
Décolleté plongeant
Arborait ses cheveux
Son chouchou rouge
Et traînait ses petits souliers de verre filé

Elle était si belle
Que tu n'aurais pas osé l'aimer

J'aimais les petites femmes dans les grandes
voitures
Où les embrassait chaque soir quelque garçon
La danse était leur cœur, les vêtements leur
cerveau

J'aimais j'aimais les gens doués pour la gloire

Le luxe et la beauté ne sont que leur but
Cette femme était si belle
Qu'elle me faisait peur

D'après « 1909 » de Guillaume Apollinaire (1913)
Mollie McNulty

Il y a dans cette salle de bain une atmosphère de papier de toilette, de savon, de douche tiède et humide

Les bactéries et le moisi fleurissent les vitrines de l'armoire à glace

Le journal du jour se lit sur le siège des toilettes

La chanson du passant est la même qu'ailleurs

Le fumet le même

Les maisons pareilles à tant d'autres

Mêmes salles de bains

Mêmes toilettes

Même savon

Et pourtant beaucoup se douchent dans cette salle de bain

Beaucoup semblent y trouver la serviette de la dernière personne

Et l'odeur de quelqu'un d'autre

Irrémédiablement enfouies dans l'évier de la salle de bain

D'après « Carrefour » de Robert Desnos

Ethan Shenfeld

Je fais semblant d'avoir de l'empathie
Ressentir les sentiments des autres,
Entendre ce que l'on n'entend pas
Je me demande qui a de l'empathie pour moi ?

Qui ressent mes sentiments
Qui entend mes pensées inaudibles
Je me demande qui a de l'empathie pour moi
Est-ce qu'il fait semblant lui aussi,
De se soucier de moi ?

Julissa Martinez

L'attente

L'histoire de la philosophie s'est occupée de
l'homme et de son empire
Quelle est la nature de l'Homme ?
Les tirades en retour nous diraient
à la fois des Abstractions
ou n'importe quoi tant que c'est concret...
Ce qu'elle serait, il faut le trouver
intérieurement.

« Serait-elle ce qui nous appartient vraiment en
nous ? »

- Mauvaise question.

Avez-vous oublié où vous habitez ?

La nature de l'homme n'existe pas sauf comme
un trophée de consolation
qu'on a besoin de remporter grâce à notre
inévitabile impuissance.

Est-elle donc la question millénaire, le piège du
siècle ?

Mais c'est quoi cette impuissance ?

Si l'homme, comme on le dit, est tout-puissant ?

De tout ce qu'il veut maîtriser,
Il aura toujours l'ennemi des ennemis,
Ce qui est davantage plus certain que la mort,
C'est lui, l'incontrôlable passage du temps.

Demandez en retour à l'amoureux,
Trouvez votre essence !

Il dirait certes qu'il pourrait la trouver
dans la puissance qu'il ne croit pas venue de
son âme
parce qu'il ne se croyait pas aussi puissant que
les cieux.

On a demandé la nature humaine
Sans même se rendre compte
Qu'il n'y a qu'un roi que l'on suit, aveugle et
sans choix.

Le rapport humain avec le temps
Se cristallise dans ce qui rend les malades
semblables aux amoureux.
Évidemment rien d'autre que la souffrance
jouera ce rôle.
Qu'il soit, du temps, son pire ennemi, qu'il soit,
du temps, son meilleur ami,
Le produit restera inchangé.

Attendez avec attention
car au moment où vos souhaits seront tous
exaucés
Tout à coup,
Vous resterez ainsi en attente, encore à grand
peine.

Rosa Martins

Certains jours, je déteste mes cheveux
Ils sont compliqués et douloureux à coiffer
Si on les touche, ils vont changer de forme
Et parfois je ne suis pas contente
De leur longueur
Et parfois ils se cassent

Mais d'autres fois, j'aime mes cheveux
Ils s'élèvent sur ma tête selon une forme unique
Ils ont une belle texture avec des boucles
Je peux créer beaucoup de styles différents
Juste avec de l'eau
Et ils sont volumineux,
Ce qui me fait ressembler à un lion

Mais souvent je déteste mes cheveux
Ils sont toujours secs et je dois appliquer
De l'eau, de la crème, et de l'huile tout le temps
Il faut que je les étudie pour les comprendre,
Et c'est comme un devoir
Et ça me prend des heures et des heures
Pour les laver ou les coiffer
Et même après tout ça,
Je n'aime peut-être pas le style

Cependant je me rends compte
Que mes cheveux sont de l'art
Et ça prend du temps pour créer de l'art
Et après avoir pris mon temps,
Je fais attention aux détails,
Et après quelques erreurs
Mes cheveux sont coiffés
Et j'en suis très contente

J'ai une relation d'amour-haine
Avec mes cheveux
Mais c'est une relation plutôt saine
Parce que les mauvais jours sont nécessaires

Pour apprendre plusieurs styles
Comme les afros, les tresses, les twists,
Les twist outs, les braid outs et plus
Et chaque fois que je déteste mes cheveux,
J'apprends à les aimer un peu plus

Safia Poindexter

Le monde d'en bas

Comme un géant éveillé de son sommeil,
Le train tonne sous la ville chaque matin,
Cachant son arôme de métal et parfum
Aux rues vivantes, éclairées par le soleil.

Voilés dans des tunnels invisibles
Brillent la musique, l'art, et la nourriture –
Un microcosme de la vie vaste d'en haut,
Le miroir de la ville irrépressible.

La musique des mendiants environne la foule
Qui attend avec impatience son héros ;
Il les amènera dans des endroits
Où le travail et les loisirs se déroulent.

L'art s'accroche aux murs,
Montrant des familles heureuses, et une
Marianne somptueuse.
Les stands de nourriture vendent aux gens leurs
produits,
Tels que la gomme de pastèque qui sera mâchée
tout à l'heure.

Et dans ce mystérieux espace partagé,
La foule est enfin unie et égale
Pas séparée par la race, l'âge, ou le sexe,
Mais par la destination, et l'origine du voyage.

Alors, profite de la liberté souterraine
Écoute la musique et regarde l'art ;
Et quand il est temps finalement de t'en aller
Souviens-toi pourquoi tu es venu : le train.

Leo Clary

A la fenêtre

Donnez-moi la faim,
O dieux qui donnez assis
Au monde ses ordres.
Donnez-moi la faim, la douleur, le besoin,
Laissez-moi avec ma honte et mon échec
A vos portes d'or et de gloire,
Donnez-moi votre faim la plus minable, la plus
désenchantée !

Mais laissez-moi un peu d'amour,
Une voix pour me parler à la fin du jour,
Une main pour me caresser dans le noir
Brisant la longue solitude.
Dans le crépuscule des formes du jour
Rendant le coucher de soleil flou,
Une petite étoile errante, à l'ouest
Poussée de derrière les rives d'ombres.
Laissez-moi aller à la fenêtre,
Regarder là-bas les formes du jour du
crépuscule
Et attendre, en sachant qu'arrive
Un peu d'amour.

*Traduction de « At a Window » de Carl Sandburg
Dylan Sheets*

Mille épines

Au milieu de la neige, en plein hiver
Une seule étoile dans un grand univers
Ce conifère en lequel on croit
Reste seul dans l'enfer
Sur cette vaste planète de froid.

Ce sapin très fier
Son seul compagnon, le pivert
Perché sur ces branches
Un cèdre extraordinaire
Dans cette contrée blanche.

Seul dans ce monde glacial
L'oiseau chante des mélodies hivernales
Au pied d'une mer glacée
Tellement vaste qu'elle devient fatale.

Nathalie Sacre

Un couteau

L'homme est un couteau bien aiguisé
Avec le pouvoir de créer et tuer
Construire et déconstruire

Le monde a été bâti
Membre à membre
Brique à brique
Dépecés la terre, les arbres, et les corps

Le futur s'annonçait vaste, étendu, et séduisant
Il a promis plus d'espace et du temps qu'il
N'avait pas

Et avec chaque membre et chaque brique
La vie partout souffrait
La vie suffoquait

Le couteau a coupé tous les arbres
Et a taillé dans le bois une sculpture
Qui vit dans une forêt de béton
Aiguisé, le couteau de l'homme.

Olivia Griffin

Le voyageur

Quand j'ai rencontré le voyageur, c'était un matin froid mais ensoleillé et la gare était déserte. Dans ma main, il y avait un billet pour le train à Calais où j'devais prendre le ferry pour la Grande-Bretagne où j'rendais visite à mon nouveau neveu pour la première fois. Enfin, il avait deux ans mais j'avais eu trop de travail pour voyager.

Le voyageur s'est adressé à moi sur le quai.

« Pourquoi voyagez-vous, monsieur ? »

C'était un homme très petit et vieux. Sa peau était affreusement ridée et il avait une bosse terrible. En dépit de ces faits, il était vif. Il portait une veste jaune et un pantalon patchwork. Il avait un sac trop grand pour son corps.

« Je vais rendre visite à ma sœur et son fils. » Et pour être poli, « Et vous, monsieur ? »

« C'est ma maison, » m'a-t-il répondu.

« Ah, vous venez de Calais ? »

Il rit d'un rire musical. « Non, j'habite dans le train, monsieur. »

« Quoi ? » ai-je dit car je n'étais pas sûr de l'avoir entendu correctement.

« J'habite dans les trains depuis douze ans, depuis la mort de ma femme. Je n'avais plus

besoin d'une maison et je voulais voir le monde.
Donc, j'habite seulement dans les trains. »

J'avais trente-six mille questions mais j'ai
demandé, « Votre femme n'aimait pas voyager ? »

Le voyageur a eu l'air triste quand il a dit, « Elle
adorait voyager. Mais nous n'avions pas le
temps. Nous avons travaillé jusqu'au jour de sa
mort. Elle avait de la famille en Allemagne mais
elle ne les avait pas vus depuis vingt ans quand
elle est morte. »

J'étais silencieux. Je n'avais pas vu ma sœur
depuis plus de deux ans et je n'avais jamais vu
mon neveu. Il ne connaissait pas encore son
oncle à cause de mon travail.

« Mais vous êtes sûrement riche à cause de tout
ce travail, non ? »

Le train est arrivé en gare quand il m'a répondu.

« Non, j'ai seulement les vêtements sur mon dos
et les trucs dans ce sac. »

« Comment payez-vous pour vos billets de train
alors ? »

Il est monté dans le train après avoir regardé
mes mains et il m'a dit, « Je ne paie rien. »
Il avait déjà disparu quand je me suis rendu
compte que je n'avais plus mon billet.

Leena Jere

Plombier du fond des mers
Avec tes doubles pinces
Faudrait que tu vinsses
En marchant moins de travers.
Qui es-tu ?

Alice Decaux

On me vend, on m'achète,
On me coupe la queue,
On me dénude un peu,
Puis on me fend la tête...
Vous êtes sans pitié,
Et pourtant, vous pleurez.
Qui suis-je ?

Alice Decaux

Mon premier est un félin qui mange des rats et
des souris.
Mon deuxième est un petit animal qui vit dans
les égouts.
Et mon troisième est un nombre entre 1 et 6.
Mon tout est ce que je fais maintenant.
Qui suis-je ?

Brune Quesnel

Réponses :

1. Le crabe
2. L'oignon
3. Chat-rat-deux (charade)

Janvier

Déjà les matins sombres -- l'idylle,
Un nuage de gris et de grésil,
Les gens frissonnant, les dents s'entrechoquant ;

--

Et rien de bleu : -- à peine encore
Un coup d'œil le soleil m'accorde
Les piles larges aux neiges mouillées !

Ce froid temps me pèse et m'ennuie
-- Ce n'est qu'après des jours de fuite
Que doit surgir, étonnamment,
La seule journée belle et en débandade,
Comme un enfant content gambade
Qui, riant, court dans tous les sens.

*D'après « Avril », Odelettes, de Gérard de Nerval
(1853)*

Charlie O'Malley

Sérénade pour un parc en mutation

Habitant près de Carl Schurz Park,
Je me fais toujours quelques remarques
Pendant que je fais ma promenade
Quotidienne, tout au long de l'esplanade.

Comme d'habitude, les écureuils innocents
grimpent dans les arbres,
La lumière brillante efface les affaires macabres,
L'aboïement des chiens grands ou petits,
Profitant de leur endroit désigné— ils crient !

La construction arrivée, j'ai commencé à rêver
D'une rénovation de l'esplanade cassée
Et du bruit infini des machines qui se battent
Pour réaliser une nouvelle voie plate.

Ainsi, un nouveau monde est né,
Optimiste, mais tout n'est pas parfait.
Il y a un arrêt de ferry et une plage de ciment,
Mais cela attire trop de monde qui veut flâner.

Là où il y avait des écureuils, il y a des rats,
Qui contrôlent tout le parc comme des
bureaucrates.
Le chahut de la construction ne résonne plus ;
Des oiseaux l'ont remplacé par leur chanson
douce.

Malgré les changements, anciens ou frais,
Des habitudes cruciales semblent s'obstiner.
Les habitants du quartier toujours apportent
Au parc, leurs chiens maigres ou robustes.

Les arbres volumineux, dont la couleur vivante
change,
Illuminent le parc d'une teinte orange

En automne où l'on ressent, finalement,
Un petit fragment de détente.

Les saisons changent, comme les vêtements
Des piétons qui marchent rapidement.
J'écoute la bagarre des écureuils et des chiens,
Le discours des vendeurs qui vantent leurs
marchandises.

La lumière danse entre les feux changeants
Dorée par le soleil ou les lampes étonnantes.
Toujours la même odeur partout :
Du paillis âcre et de la nature pure.

Peu importe l'esplanade neuve et jeune,
Je me trouve toujours aspiré par des arômes
Qui me ramènent puissamment à une scène
d'antan,
Où je marchais sans soucis et sans peine.

Julien Maki

Au bord du monde

Il n'y a pas de différence
Entre moi et l'abeille
Partageant une existence avec le ciel
Qui touche les marées.

Leena Jere

Éloge à l'enfance

pendant que je marche dans le parc
les enfants se roulent dans l'herbe
des taches d'herbe sur les genoux, de la boue
sur le visage
tremblant de rire
ils tombent et se relèvent
leur seule préoccupation est de savoir
qui peut courir le plus vite
qui peut se balancer le plus haut sur les
balançoires
qui peut descendre le plus vite sur le toboggan
quand ces enfants grandiront,
leurs inquiétudes grandiront
qui a les meilleures notes, qui a le plus d'amis,
qui est le capitaine de son sport
et ils se souviendront d'avoir joué dans le parc
et aimeront pouvoir y retourner
mais pour l'instant, ils se roulent dans l'herbe
pendant que je marche dans le parc
j'aimerais pouvoir
moi aussi oublier mes soucis
et me rouler dans l'herbe avec eux.

Sofia Madden

Le beurre et moi

Je rêve de toi, mon beurre. Salé, crémeux, et rempli de plaisir. Tu viens sous plusieurs formes. Dans un pot, en plaquette, mais la meilleure forme, c'est la petite portion de beurre salé. Quand je vais à Portillos et prends une salade, je te retrouve, beurre salé. Jamais trop chaud ou trop froid, mais la température parfaite. Je fais attention à ne pas en gâcher un seul petit morceau. Quelle horreur ! Il n'y a pas assez de beurre salé ! Comme une romance, tu as disparu trop tôt. Et maintenant, je me tourne et me retourne, me demandant ce que j'ai fait de mal. Comme une romance, je meurs d'envie d'un nouveau rendez-vous. Sans toi, la vie n'a pas de la couleur. Sans toi, il n'y a pas de valeur. Comme une romance, je me tiendrai debout devant ta chambre toute la nuit, avec un gros radiocassette portable qui joue notre chanson favorite. Les larmes glissant le long de mon visage, je resterai avec toi.

Ethan Shenfeld

Libertey

Née en Francie, élevée en Fredonie, I'm the
lovechild of the French American friendship.
Poet's daughter and loyal to the spirit of '76, the
land of the free is my adopted country.

Fille de sculpteur et dévouée aux principes de
'89, des droits de l'homme, est mon natal pays.
Plurielle et universelle, I'm Helen facing toward
Paris, the face that launched a thousand ships.

New World's Colossus turned New York's Poliad,
une nation d'immigrants m'a intronisée
Mère des Exilés.

Eve piétinant le serpent du pied, pour l'esclave
émancipé, de la Liberté la Statue est l'allégorie.

From Copper Lady to Green Goddess, the
American transmutes brown pennies to
greenback money.

Feminists have called me Lady in their fight for
women, Libby, modeste surnom, reste mon
préféré.

Like Lazarus who was raised on the Fourth Day,
Miss Liberty renaît de ses cendres comme le
phénix.

La Fanfare de La Liberté célèbre le siècle passé,
« Keep the Torch Lit » is indeed the motto in
1986.

Liberty Enlightning the World as the first day:
"Que la lumière soit !" proclamait mon auguste
créateur.

Dix ans de retard pour le centenaire américain,
yet ten days on time to unite my parents on the
journey.

Torche des Lumières, tablet of the Patriots, des
deux mondes, the Old and the New, je
représente le meilleur.

Eternelle sera l'alliance entre nos patries, as
long as Franks and Yanks sing in harmony:

LIBERTEY.

Malcolm Biiga

Une autre nuit

Elle est tombée dans la nuit de velours,
Elle ne pouvait pas voir sous ses pieds,
Au-dessus seulement du ciel nocturne
Rempli d'étoiles,
Les galaxies qu'elle ne comprendra jamais,
Pour elle, ce sont juste des bouquets de
diamants qu'elle ne peut atteindre.
Les oiseaux et les grillons chantent aux
coccinelles pour les endormir,
et approfondissent la symphonie céleste,
un pivert tapote sur son xylophone en bois,
Elle écoute avec concentration et affection.
Seulement dans la brume de la nuit,
peut-elle tomber dans l'anémone du son,
Musique portée par un zéphyr d'argent
La chaleur du soleil s'est dissipée dans une nuit
de frissons,
le rythme et la brise, l'enchantement et le
sommeil,
ainsi que la promesse d'un autre jour,
Et d'une autre nuit.

Olivia Griffin

French Program at DePaul University

The French program provides students with a solid background in the linguistic and cultural understanding necessary to live in a global world. It focuses on the development of critical and creative thinking skills and fosters a multicultural perspective through the study of other cultural and conceptual systems. The B.A. and Masters programs encompass the interdisciplinary interests of its faculty.

Courses include language and culture, French and francophone literature, civilization, translation, phonetics, business, film, pedagogy and women's studies. Students learn in exciting ways as professors work with innovative pedagogies and organize lectures, conferences, and other cultural activities.

In addition to the standard Major, a French Major with certification for teaching French at the secondary level and a French Major with Commercial Concentration are offered. Minors in the French Language, Commercial French and French Translation are also available as well as language certificates.

Students are strongly encouraged to study abroad through one of DePaul's two programs in France and to take advantage of the variety of internships in the professional French-speaking environments the city of Chicago has to offer.

For more information

<https://las.depaul.edu/academics/modern-languages/student-resources/resources/Pages/french.aspx>

Study Abroad Language Programs in France

DePaul's Study Abroad Program offers language programs in France that provide students the opportunity to experience French culture as well as hone their language skills. Scholarships available.

Paris - Alliance Française/CEA (Spring Quarter)

While studying at the CEA Paris Center and the world-renowned Alliance Française, participants have the chance to become conversant in French and experience the rich cultural life of Paris. The program offers a comprehensive and supportive academic environment as well as internships to help fully engage students in their curricular experience abroad. (Deadline November 1)

&

Sciences Po University Exchange Program (Academic Year or Semester)

Sciences Po is an international research university ranking among the finest institutions in the fields of humanities and social sciences in the world. With campuses in Paris, Dijon, Menton, Nancy, Poitiers, Le Havre or Reims, students' area of interest determines which campus is best suited to their needs.

(Deadlines February 1, May 1)

For more information

<https://offices.depaul.edu/global-engagement/student-resources/study-abroad/Pages/default.aspx>